

LES DEUX GOSSES

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

“ Quand nous rentrons, je lui fais répéter ses leçons ; et il passe du plaisir à l'étude avec la plus grande facilité.

“ J'obtiens tout de lui, quand je lui dis que tu dois le trouver très savant à ton retour.

“ Tu comprends, mon ami, que je me garde bien de le fatiguer et que je ne lui demande rien qui soit au-dessus de ses moyens, mais je désire le familiariser tout doucement avec l'idée du travail.

“ Quand sa tâche est finie, nous nous mettons à table.

“ Il est là, en face de moi, comme un petit homme, gazouillant des mots adorables, qui me plongent dans le ravissement.

“ Ah ! si tu étais là, toi aussi ! si tu assistais comme moi à l'éclosion de cette petite âme, si tu voyais chaque jour grandir ton fils, notre félicité serait suprême.

“ Si tu l'entendais faire sa prière, à genoux au pied de son petit lit blanc, tu éprouverais la plus exquise émotion qui puisse transporter une créature humaine.

“ Quand il a appelé la bénédiction céleste sur tous les siens, il termine en demandant au bon Dieu d'écarter de toi le danger.

“ Sa ferveur est si touchante que je ne puis retenir mes pleurs.

“ Les prières d'un enfant, les larmes d'une épouse ne sont-elles pas ce qui touche le plus notre Souverain Maître ?

“ Quel encens plus pur monterait au Paradis ?

“ Je t'en supplie, mon Georges, prends vite une détermination pour que nous soyons promptement réunis.

“ Une plus longue existence, dans ces conditions douloureuses, deviendrait insupportable aussi bien pour toi que pour moi.

“ Si tu ne peux revenir dans un bref délai, c'est à nous d'aller te rejoindre.

“ Bien que je compte sur la Providence, je ne puis bannir mes angoisses ; un pressentiment m'avertit que notre séparation, en se prolongeant, pourrait causer des malheurs imprévus.

“ C'est irraisonné, je le sais bien. Je ne chercherai pas à analyser ce que je ressens ; je suis incapable d'expliquer les violentes appréhensions qui m'assaillent à de certaines heures ; mais je les subis et j'en souffre.

“ Il me semble que j'ai quelque chose à me reprocher en songeant que tu n'as personne auprès de toi pour seconder tes efforts ou te consoler s'ils doivent rester infructueux.

“ Pendant que je vis à Paris, je te vois dans ce pays perdu, dont la terrifiante grandeur m'épouvante, je te vois aux prises avec des difficultés inouïes, qui paraîtraient insurmontables, si ton énergie ne reculait sans cesse les limites du possible.

“ Mais ce sont les plus braves qui sont les plus meurtris, dans une pareille bataille.

“ C'est à moi de panser tes blessures. . . .”

Hélène répétait à Georges qu'elle avait une confiance inébranlable en son jugement ; c'était avec la plus entière sérénité qu'elle attendait sa réponse.

Elle l'entretenait ensuite des détails qui touchaient à leur fortune, dans le cas où il serait nécessaire de la réaliser promptement.

Puis, Mme de Kerlor parlait de Saint-Hyrieix et de Carmen, tenant Georges au courant des espérances diplomatiques de Firmin, lesquelles étaient toujours aussi vives, sans que pourtant rien ne parût encore devoir les réaliser dans un bref délai.

Après avoir parlé des amis qui s'intéressaient toujours très vivement à l'exilé, elle consacrait un paragraphe spécial à monsieur et à Mme Paul Vernier :

“ Notre cousine Mariane, écrivait-elle, nous rend de fréquentes visites.

“ Elle parle toujours de toi avec la plus touchante émotion et montre beaucoup d'affection pour notre fils.

“ Aussi m'a-t-elle chargée de toutes ses amitiés. ”

La jeune comtesse signa.

Puis, elle prit son fils sur ses genoux, lui mit la plume à la main et lui fit tracer tant bien que mal, en dirigeant sa menotte, ces six lettres : “ FANFAN ”.

Le bébé appuya un peu trop et il en résulta un dernier zigzag qui ressemblait vaguement aux paraphe dont maître Nerville enjolivait jadis ses actes notariés.

LXXIV

“ ZÉPHYRINE FOUILLOUX, SUCCESSEUR ”

La Limace rentra : il fit claquer la porte très fort. Zéphyrine, qui l'attendait, fronça les sourcils.

— Combien que tu rapportes ? demanda-t-elle.

— La peau !

— Il t'a refusé ?

— Il m'a dit de repasser... Il s'est moqué de ma fiolle, quoi ! parce qu'il a appris que j'étais rémouleur avant de m'établir ici.

Il s'agissait du notaire de la rue Saint-Maur. M. Beaufumet avait versé plus de cinq mille francs déjà aux époux Rouillard, chargés de la tutelle de Claude Fouilloux.

Le tabellion trouvait que cette somme n'avait pas fait long feu, et, malgré les explications de La Limace, il venait de l'éconduire.

Eusèbe et Zéphyrine, quand ils avaient eu en possession le premier argent de Rose, s'étaient offert des divertissements aussi nombreux que variés.

Pendant plus de quinze jours, le couple s'était vautré dans la plus crapuleuse débauche, et le tenancier du débit de la rue Gide avait vu monter ses recettes d'une façon inespérée.

La femme de Courgibet s'était occupée de Claudinet, quand elle avait eu du temps de reste. Ce pauvre enfant, dont l'oncle et la tante ne se souciaient pas plus que s'il avait rejoint sa mère, dut à la marchande de vins de manger à peu près tous les jours.

La Limace, en se réveillant un beau matin, la tête très lourde, daigna se livrer à quelques réflexions.

Si la vie qu'il menait avec Zéphyrine continuait, l'héritage n'irait pas loin ; aussi, Eusèbe Rouillard, en garçon qui avait la prétention de savoir s'arrêter à temps, combina-t-il un projet, dont l'exécution n'aurait eu rien de particulièrement reprehensible si les époux, par un miracle impossible d'ailleurs, avaient pu changer radicalement leur manière de vivre.

La Limace s'étonna de ne pas avoir eu plus tôt l'idée qui venait de germer dans sa cervelle, quelque peu obscurcie par les copieuses libations de la veille.

Cette veille était un dimanche ; on était allé à la campagne, dans l'île Saint-Denis.

Les prés fleuris qu'arrose la Seine et les rives embaumées du Petit-Croult exerçaient toujours une puissante attraction sur l'esprit poétique des époux restés deux amants.

La Limace et Zéphyrine n'éprouvaient pas le besoin de contempler des horizons nouveaux ; ils montraient de la constance en matière de panorama et retournaient volontiers dans les endroits témoins de leurs premiers aveux, de leurs premiers balbutiements d'amour.

Quand Zéphyrine se rappelait ces blancheurs d'aube, elle devenait très sentimentale et encore plus altérée.

Eusèbe, lui aussi, subissait la douce contagion : comme il était un homme, il estimait qu'il devait toujours dépasser les prouesses bachiques de sa faible moitié ; il n'y réussissait pas absolument. Après le repas de midi, on s'était rendu à la butte Pinson, où les ébats chorégraphiques avaient dépassé en échevèlement tout ce que l'imagination pouvait rêver.

L'assistance grouillante, aux remous de houles, — tant il est vrai que les locutions maritimes s'imposent en certaines circonstances — avait fait à Zéphyrine un succès qui eût certainement comblé de joie la muse Terpsichore elle-même.

Nous ne voudrions pas manquer d'équité en insinuant que la clientèle dansante ne se composait que de gigolettes du plus bas étage ou de gentlemen arborant fièrement la casquette à trois ponts ; non ! auprès des “ costos ” reluisants, on pouvait voir des plâtriers d'Argenteuil, des carriers de Montmorency, des maraîchers de Ville-taneuse et autres très braves gens qui prennent leur plaisir où ils le trouvent.

Tous ces mondes, réunis par le régime qui divise le moins, la danse, avaient acclamé Zéphyrine et La Limace.

La première incomparable dans la chaîne des dames, malgré sa forte corpulence qui ne l'empêchait pas de convoiter les lauriers de La Goulue, n'avait été égalée comme fantaisie inénarrable que par le second, absolument épique dans la périlleuse épreuve du cavalier seul, devant de joyeux drilles, qui, en matière d'ailes de pigeons, croyaient avoir vu tout ce qui s'était fait de mieux jusqu'alors.

Le triomphe de La Limace fut dépourvu de la moindre modestie ; celui de Zéphyrine, en apparence aussi complet, garda pourtant une pointe de mélancolie.

Madame Rouillard, qui avait, décidément, plus de cœur que son